

# La Guerre

Je ne vois pas notre réelle action positive contre la guerre. La guerre... son caractère destructeur, ses ruines, ses misères, ses horreurs, ses morts, tout cela a été dit, redit, répété. Mais le fait même de la guerre, ses origines, ses buts, son esprit, son essence, ses causes déterminantes, sa vie puisée dans la vie des hommes organisés pour se battre. Je sais bien, il n'y a pas que le capitalisme impérialisé, il y a la caste, la raison d'Etat, l'esprit d'orgueil et de domination; il y a les professionnels du superpatriotisme et du champ de bataille. Sur tout cela, notre syndicalisme a négligé d'instruire les travailleurs. Nous avons pensé qu'il suffisait de détester la caserne et d'avoir le gradé en horreur pour que la guerre ne vienne pas. Le prolétariat n'a pas la haine de l'état de choses qu'il subit parce qu'il ne le tient pas pour responsable de la guerre. L'union sacrée a été possible parce que le capitalisme n'est pas encore reconnu coupable par la masse des exploités. Cette responsabilité, cette culpabilité n'ont pas été établies par nous d'une manière claire et suffisante. J'entends de pauvres bougres qui disent : « Il y aura toujours des guerres parce qu'il y en a toujours eu. » Ils ignorent l'histoire des guerres du passé qu'ils identifient au présent comme à l'avenir. J'entends des savants affirmer « que les malheurs d'aujourd'hui sont encore indispensables pour conserver l'énergie et la force morale des hommes ». Notre syndicalisme, notre Internationale n'ont pas rassemblé autour de notre idéal la puissance d'espérance pour la société que nous voulons bâtir et dans laquelle il n'y aura plus de guerres.

C'est ici notre faute capitale de n'avoir pas su donner aux hommes la certitude que ce que nous voulons fera disparaître ce qui existe. Bien mieux, nous avons laissé subsister cette erreur que l'impérialisme n'existe que dans les pays gouvernés par un empereur. Dans l'esprit de ceux que nous avons tenus dans l'ignorance, une république n'est pas impérialiste, les pays démocratiques ne sont pas impérialistes. L'impérialisme est le stade de développement atteint par le capitalisme dans tous les pays. Il est audacieux, téméraire, entreprenant, conquérant, suivant son degré de puissance, ses moyens de production, son outillage, ses besoins, sa gourmandise. Il est timide, conservateur et simplement jaloux en raison de son infériorité, de son impuissance; il se repose sur ses conquêtes suivant qu'il est repu et satisfait. Faible ou fort, il porte dans ses flancs la guerre pour attaquer ou pour se défendre. Il est l'état de fait, l'état social et l'état tout court. Il est l'état de la vie des hommes qu'il entraîne à sa suite dans la haine et dans la folie. C'est ce que nous n'avons pas dit ni avant, ni pendant la guerre. Nous avons été un grand parti d'opposition. Tant que nous avons conservé l'apparence de la force, on a cru en nous. Le jour où notre faiblesse a été démontrée, la déroute s'est affirmée dans la lamentable faillite.

On parle trop de courage, tandis que le simple courage consiste à reconnaître la vérité telle que les faits nous l'ont apportée.

**G. DUMOULIN (1915).**

Dumoulin est resté, en 1938, fidèle à ce qu'il disait en 1915.



L'EMANCIPATRICE. IMPR. COOPÉRATIVE  
3, r. de Pondichéry, Paris, 19123 4 38  
G. DODRELLÉ, Administrateur-Délégué.

## LES JEUNES DANS LA LUTTE RÉVOLUTIONNAIRE

### C'EN EST ASSEZ!...

« La Conférence nationale des Jeunesses socialistes est convaincue que les J. S. sont susceptibles d'apporter aux thèses et aux discussions du Parti le levain de leur ardeur et de leur enthousiasme, et elle demande pour elles la possibilité d'envisager les grands problèmes du socialisme, etc., etc. » (Résolution de discipline adoptée par la Conférence nationale extraordinaire du Pré-Saint-Gervais, 21 octobre 1934). Voilà un texte que chaque adhérent des J. S. trouve imprimé dans les statuts de sa carte rouge. On en saisira, j'en suis sûr, toute l'importance.

Il donne au nouvel adhérent l'illusion d'une certaine liberté de discussion intérieure sur les problèmes nombreux et souvent complexes qui se posent à l'attention des militants. Donc, en tant que membre du Parti, il semble qu'un jeune camarade ait le droit, tout comme un adhérent quelconque, d'appartenir à la tendance de son choix et de défendre dans les Congrès et Conseils fédéraux les positions qui lui sont chères et ses amis de tendance.

Pratiquement, il n'en est malheureusement rien. Entendez qu'un adhérent J. S. et adulte a bien l'autorisation de « discuter » de l'action générale du Parti, mais à la condition expresse d'approuver entièrement la majorité du Parti. Et l'on va même plus loin : on en arrive très rapidement à l'exclusion pure et simple (nos amis de la Seine en savent quelque chose depuis Creil, et votre serviteur n'a dû de rester au Parti qu'à la confiance unanime de sa fédération adulte).

Pendant ce temps, le secrétaire national des J. S. s'arroge la liberté, au nom des J. S., d'écrire dans le Socialiste, organe de la tendance majoritaire; les citoyens Gerbier et Lecomte, membres du C.N.M., vont, en tant que responsables d'une importante fédération de J. S., jusqu'à inciter leurs jeunes adhérents à souscrire des abonnements en masse au journal de Paul Faure. Malgré cela, on a le front de nous affirmer solennellement qu'on « ne connaît aucune tendance » au C.N.M.

Eh! bien, c'en est assez, c'en est même trop! Il est impossible que le Parti continue à tolérer une telle comédie! Que les J. S. n'aient le droit d'appartenir à une tendance, soit, mais alors que les membres du C.N.M. donnent l'exemple : Il est intolérable qu'en tant que représentants officiels on s'accorde de défendre une tendance, tandis qu'en même temps, au nom du res-

pect des décisions du C.N.M., on refuse cette possibilité à d'autres jeunes camarades, adversaires de tendance. A la prochaine Conférence nationale de Nantes, les règles précisant la liberté de discussion au sein des J. S. devront faire l'objet d'une sérieuse mise au point. Nous voulons que nos camarades J. S. apprennent non pas à « adorer » des hommes, mais surtout à connaître et à comprendre toutes les nuances de la pensée socialiste. Nous voulons, nous, socialistes jeunes de la G. R., donner à nos J. S. une éducation révolutionnaire sérieuse. Pour cela, les citations marxistes (n'en déplaise à Eugène Aubey), les enseignements des grands maîtres du socialisme, sont plus nécessaires que l'admiration béate de l'œuvre des ministres du Front populaire.

Au risque de déplaire une fois de plus aux collaborateurs du Socialiste, nous demandons : « Où vont les Jeunesses socialistes? » Elles ne vont pas vers le socialisme, car on n'a pas su, ou on n'a pas voulu, inculquer aux jeunes camarades un minimum d'éducation socialiste, une solide culture révolutionnaire. La préoccupation dominante de la majorité de la C.A.P., et par suite du C.N.M., n'est pas de former une élite de futurs militants révolutionnaires : la qualité importe peu, c'est le nombre, le troupeau que l'on réclame : « Nous sommes 40.000 à l'heure présente, nous devons être 75.000 et si possible 100.000 en décembre 1937. » (Paroles du secrétaire national des J. S., à Creil, mars 1937.)

Le Comité national mixte actuel, où n'est tolérée et où d'ailleurs on ne trouve aucune opposition réelle, est absolument incapable de redresser le « mouvement » lamentable des J. S. Alors qu'il faudrait des mots d'ordre dynamiques, capables de galvaniser l'énergie de ces hommes de 20 ans, avides de savoir, et qui attendent chaque jour — en vain — des directives pour se lancer avec enthousiasme dans la lutte pour populariser le programme socialiste, on accepte de défendre publiquement tous les actes des ministres, des ministres radicaux compris.

Je livre ces réflexions en qualité de membre adulte jeune du Parti. Je suis sûr qu'à la G. R. elles seront prises au sérieux. Mais, je voudrais que la publicité des Cahiers Rouges leur fasse attirer l'attention de la masse des militants du Parti. Nous aurons accompli notre devoir en alertant les camarades.

MAURICE PRESSOUYRE.

## Contre l'Union Sacrée pour la Guerre

Extrait d'un texte signé par les sections du Rhône :

de la Fédération des fonctionnaires;  
de la Fédération de l'Enseignement;  
du Syndicat national des Instituteurs;  
de la Fédération de la Ligue des Droits de l'Homme;  
du Comité de Vigilance.

Nous tenons d'abord à faire remarquer, pour dissiper toute équivoque, que nos organisations n'ont jamais adopté les thèses du pacifisme intégral et notamment du désarmement unilatéral. Ce n'est pas que nous les condamnions, bien au contraire; nous respectons ceux qui y conforment leurs actes, mais nous voulons pour le syndicalisme une politique réaliste et d'application immédiate.

Seulement, nous déclarons que du jour où nulle autre attitude ne serait estimée possible que celle qui conduit à la préparation et à l'acceptation de la guerre, le syndicalisme n'aurait plus qu'à disparaître pour ne pas se déshonorer complètement.

D'autre part, il deviendrait absurde de parler de défense des salaires et de réformes sociales si on laisse dévorer par la course aux armements toutes les ressources du pays

et enfermer les milieux populaires dans la prison d'une discipline prémilitaire. Les syndicats n'auraient plus alors qu'une seule mission et une fonction : empêcher dans les masses toute action et même toute résistance, les livrer à la dictature et à la guerre.

Sous le couvert de l'antifascisme, on aurait généralisé le fascisme.

## AVIS IMPORTANT

L'expérience nous a montré que la diffusion et l'expédition en province des « Cahiers Rouges » ne se faisaient pas avec la rapidité et la méthode indispensables. Nous avons reçu aussi de nombreuses plaintes au sujet des abonnements. Aussi avons-nous décidé de CENTRALISER tous les services de notre revue.

Les camarades sont priés de s'adresser dorénavant, pour tout ce qui concerne les « Cahiers Rouges », à DEGEZ, 51, rue Saint-Georges, à Paris. C. C. P. 1478-50.

Le gérant : J. LEFEUVRE.